

# La machine à fantômes

Paul Marram

Paul Marram

La Machine à fantômes

© Paul Marram, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-4008-3

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Les tensions récurrentes à la veille du week-end avaient disparu depuis qu'il assistait aux réunions du club le vendredi soir. Eliane ne posait plus de questions. À minuit, elle avait éteint les lumières, fermé la porte de sa chambre. Il pouvait rentrer à n'importe quelle heure. Amaury n'aurait peut-être pas participé à toutes les conférences s'il n'y avait pas eu ensuite les moments de convivialité autour d'un verre qu'il appréciait particulièrement. Cet abandon alcoolique lui faisait du bien. Parfois, Il se fixait une limite parce qu'il avait tenu des propos déplacés la semaine précédente ou chuté dans l'escalier en rentrant chez lui. Mais, ce soir-là, au milieu de ses amis, il voulut atteindre rapidement l'état d'excitation qu'il recherchait. La difficulté, c'était de rester longtemps sur ce chemin de crête. Alors, il s'appliquait à boire en silence, à toutes petites gorgées, pour faire durer le plaisir tandis que le brouhaha des conversations berçait ses rêveries sexuelles.

Quand William évoqua le sort d'un skinhead poursuivi par la justice. Amaury détourna la tête. Il ne voulait pas être mêlé à ce genre d'histoires. Il observa Jo, le patron du café, qui reconduisait un type vers la sortie. Encore une soirée d'alcoolisation. Il commençait à boire tout seul avant d'arriver aux réunions et il ne s'arrêtait plus. Tout était arrivé d'un coup, cette grande fatigue, son désengagement professionnel, familial, la politique, les obsessions... Le soir-même, il avait cru perdre le contrôle lorsque son épaule avait frôlé celle de Nadine à la fin de la conférence. Si elle avait su ce qu'il avait en tête quand il l'avait prié de l'excuser, elle aurait pris la fuite... Elle n'était pas la seule. Des collègues, des sympathisantes, des inconnues... Aucune femme n'était épargnée. Désormais, il ne buvait plus pour oublier ses soucis mais pour libérer son désir de la carapace de frustration qui le retenait prisonnier, c'était ça qui avait changé.

Jo ne veut plus de nous...

Amaury hocha la tête. Il fallait rentrer. Sur le trottoir, il retrouva l'air frais, un peu salé, le vent d'ouest, l'odeur de Nantes la nuit. On échangea les derniers mots, William lui tendit la main, il salua les autres puis il partit seul de son côté. En marchant dans les rues désertes, il songea aux prostituées du parc. Un instant, il se demanda sérieusement s'il n'avait pas le devoir de soigner son dérèglement en se rapprochant d'elles. Mais, cette idée de traitement du mal par le mal lui parut immédiatement insupportable. Ses propres errements se bornaient à un monde fantasmagorique, cela n'avait rien à voir. Il finirait bien par trouver le moyen de sortir de cette impasse ; son problème avec l'alcool se réglerait de lui-même. Et puis, s'il buvait raisonnablement, il pourrait s'offrir de moments de désinhibition sans prendre de risques. Tout était une question de mesure.

Il arriva chez lui vers une heure du matin, presque dégrisé. Sans bruit, très discrètement, il se dirigea vers le fond du couloir où se trouvait son lit. Il jeta ses affaires sur la couchette supérieure et il s'étendit sur celle du bas en tirant les petits rideaux que son épouse avait installés pour permettre à leur fils de faire la sieste. Une idée d'Eliane, ces lits superposés avant même de savoir combien ils auraient d'enfants... Ce soir encore, son cœur lui faisait mal, à cause de la fumée de cigarette et de la fatigue. Noyer cette douleur dans l'ivresse ne le mènerait nulle part. Il le savait bien. Décidément, le réconfort éphémère que lui apportait ces soirées se payait cher. Son regard se porta vers la fenêtre à travers laquelle filtrait la lumière orangée de la rue et il se sentit rassuré par la présence de cette veilleuse habituelle. Doucement, il posa les mains entre ses jambes et il s'endormit.

Il entendit son épouse marquer son impatience par des gestes brusques dès huit heures du matin. Pour en finir, Amaury se leva, passa dans la salle de bain puis il se dirigea d'un pas lent vers la cuisine.

— Laisse. Je me charge du grand ménage. Si tu as des courses à faire...

— Tu ne me dis rien ?

Il avait encore oublié de l'embrasser.

— Bonjour... Eliane, je te rappelle seulement que je vais ranger la maison, la nettoyer, comme tous les samedis matins.

Son épouse ne répondit pas. Cependant, après quelques instants, elle se ravisa.

— Tu dois signer la pétition. Si tout le monde traîne, on n'en finira jamais.

Il se garda bien de dire qu'il ne voulait pas rajouter son nom sur cette liste.

— J'avais oublié. Merci de me le rappeler. Je vais m'en occuper tout de suite, ce sera fait...

— Tiens.

Amaury regarda la feuille et une ombre tendit les traits de son visage. Son épouse n'y prêta pas attention.

— Tu vois que j'avais raison, presque tout le monde a signé.

— C'est impressionnant.

Quelle honte, cette cabale contre Noémie...

— Tu ne signes pas ?

— Je vais chercher mon stylo bille. On n'a pas idée d'utiliser un aussi gros feutre....

La signature de son épouse débordait largement du cadre, formant un large paraphe. Pour chasser la contrariété qui émergeait, il repensa à Noémie. C'était toujours un plaisir de la croiser dans le couloir ou, mieux encore, de prendre l'ascenseur avec elle. Elle savait que les hommes la désiraient et cette lucidité semblait jeter un trouble dans son regard, adoucir sa voix, échauffer son corps. À chaque fois, ce petit jeu de séduction illuminait ses journées. Quel dommage de lui faire du mal... Il n'avait aucune envie de signer cette pétition.

— Je croyais qu'elle était masseuse... Il y a des preuves ? C'est grave d'accuser une voisine de prostitution alors qu'elle ne dérange pas grand monde...

— Tu ne vas pas la défendre quand même ? Tous ses clients sont des hommes, tu as vu son genre ? Et ce type qui vient relever les compteurs, quelle dégaine ! Qu'est-ce qu'il te faut de plus ? Une attestation ? Tu étais pourtant bien irrité l'autre jour quand tu as trouvé une voiture sur ta place de parking...

Son épouse regardait fixement sa main posée sur le papier. Sans répondre, à contre coeur, il signa en se promettant d'expliquer à Noémie qu'il n'était pas d'accord.

— Je vais faire le ménage, je déjeunerai plus tard.

Nettoyer la maison, c'était une manière de s'esquiver et de retrouver ses amies fantasmagiques, Chantal, Nadine, les collègues de travail. Il s'arrêta bientôt au souvenir de la vendeuse du magasin de décoration. Il devait absolument lui parler aujourd'hui. Il était prêt, il en avait besoin. Il n'était pas son genre d'homme, c'était évident mais il tenterait quand même sa chance. Il préférerait encore une rebuffade au néant de son couple.

— Tu n'oublieras pas de nettoyer derrière les lits et le canapé. À chaque fois, je dois le passer derrière toi, ce n'est pas possible...

Amaury acquiesça en serrant les dents. Où en était-il, déjà ? Oui. Cette fille, la vendeuse, il avait l'intention de lui proposer de l'argent. C'était son plan. Elle était parfaite dans son genre... Moins de trente ans, mince, des hanches droites avec de longues jambes gantées dans un pantalon serré, une jolie poitrine, tendue, très bien dessinée par un débardeur moulant. Quand il l'avait rencontrée, elle se tenait baissée devant un rayon. Il lui avait demandé un renseignement.

Elle avait alors relevé la tête et redressé sa longue silhouette, comme elle aurait déplié ses ailes. Cet épanouissement l'avait subjugué. Puis, elle l'avait guidé jusqu'au rayon des bougies parfumées. Elle avait pris le temps de lui présenter les différents articles et elle avait conclu par un ce sera tout monsieur ? idéalement professionnel. Pas un sourire, rien de personnel, une indifférence totale alors même que tout son être rayonnait de séduction. Cette relation au client lui avait donné l'idée de la payer. Bien entendu, il n'avait pas osé l'aborder mais il s'était promis de revenir lui parler une autre fois, quand il serait prêt. Le moment était maintenant venu.

— Amaury ! Tu es sourd ou quoi ? Tu peux éteindre l'aspirateur, s'il te plaît ?

Il obéit.

— Je pars faire des courses. Tu pourras emmener Antoine à onze heures ?

— Ne t'inquiète pas...

— Par pitié... Ne me dis plus ça. Heureusement que je m'inquiète. Tu te fous de tout !

— Entendu. Pas le peine de t'emporter dès maintenant... Tu pourras toujours le faire, après, si je manque à mes devoirs de père et d'époux... Je termine le ménage, j'emmène ton fils au sport et je prépare le déjeuner... Tu rentres déjeuner, je suppose ?

Elle ne répondit pas, comme si elle n'avait rien entendu. Il n'aurait pas dû se laisser aller à plaisanter mais le souvenir de cette fille l'avait mis de bonne humeur. Cet après-midi, il irait au centre commercial et il l'aborderait. Le plus simple serait de lui faire des compliments... Puis, il l'inviterait à prendre un café... Elle ne sera pas surprise. Dans l'idéal, elle trouverait très excitant de céder ses faveurs en l'échange de cadeaux de la part d'un homme un peu mûr. Peu importait le moyen d'obtenir satisfaction à vrai dire. Une priorité s'imposait : redonner une chance à sa virilité, retrouver le frisson de plaire. Son épouse lui infligeait depuis trop longtemps un dénigrement en règle qui l'avait terriblement affaibli. Les réunions du vendredi soir, si elles lui faisaient tant de bien, c'était parce qu'elles lui permettaient de se sentir apprécié, écouté ; il renaissait. Cette fille allait l'aider. Il gardait l'espoir qu'elle comprendrait le sens profond de ce qu'il attendait de leur relation, c'était même une conviction, elle accepterait ses fantasmes comme des hommages, avec l'indulgence des jolies filles.

Amaury cessa de pousser la brosse de l'aspirateur et il resta un moment

songeur, laissant une faible érection réchauffer le bas de son ventre. C'était finalement son sourire vénal qui l'excitait... Quel pervers quand même ! La faute à Noémie... Depuis son arrivée dans l'immeuble, la prostitution l'obsédait.

Il fut très déçu en arrivant au centre commercial : la vendeuse n'était pas là. Il s'installa dans le café voisin pour attendre son retour. Si jamais, elle n'apparaissait pas rapidement, il aborderait une autre femme, n'importe laquelle. Une exigence intérieure lui commandait de savoir s'il pouvait encore séduire. C'était devenu indispensable et tant pis pour les déconvenues. Mais, il voulait d'abord tenter sa chance auprès de la jolie vendeuse parce qu'elle lui plaisait beaucoup. La tension était si grande qu'il termina sa bière en quelques minutes. Il en commanda une seconde puis une troisième. Une légère ivresse allégea bientôt sa frustration. Elle s'était absentée pour peu de temps. Un samedi après-midi, elle ne pouvait pas être bien loin ! Il allait l'aborder, lui parler, tenter sa chance, insister. Il se rappela qu'il fallait toujours essayer deux fois. Après l'effet de surprise qui aboutissait invariablement à une première réaction de rejet, il y avait toujours un second mouvement, plus conciliant, qui pouvait favoriser l'émergence d'un plaisir de vanité, d'une curiosité... À cet instant précis, il reviendrait à la charge et il gagnerait la partie. Malgré tout, c'était un peu intimidant parce qu'il y avait des années d'insatisfaction tapies derrière son désir de faire connaissance tandis que cette jeune femme blasée devait choisir librement ses partenaires. D'où son idée, à première vue déplaisante de la payer. Il fallait faire la différence. Après tout, elle s'amuserait peut-être de la sincérité de son attirance et du caractère vraiment spécial de ce qu'il lui demandait. Il regarda sa montre. Encore un quart d'heure.

Il la trouva au rayon luminaires. Autour d'elle les lustres miroitants jetaient une lumière vive et chatoyante. Amaury s'approcha.

— Mademoiselle...

Elle leva les yeux vers lui sans le reconnaître.

— Je cherche... Je cherche un cadeau pour une amie... Un objet de décoration...

— Une idée de ce qu'elle veut, de ce qu'elle aime ?

— Absolument pas...

— Quelle couleur ?

— Je ne comprends pas...

— La pièce... de quelle couleur elle est ?

— C'est difficile à dire... Claire, très claire.

— Un ton soutenu alors, un rouge... Ou bien, quelque chose de discret, ton sur ton... C'est à vous de choisir.

— En fait... Je ne cherche pas de cadeau. Je voulais juste vous parler. Désolé...

La jeune femme recula d'un pas. Sa minceur perdit brusquement toute sensualité ; elle devint dure et hostile.

— Je travaille... Je n'ai pas de temps à perdre.

— Je vous ai remarquée... Ce n'est pas la première fois que je vous vois. Vous ne vous souvenez pas de moi ?

La vendeuse avait déjà repris son travail. C'était le moment qu'il redoutait.

— S'il vous plaît... Je peux vous inviter à prendre un café ?

— Puisque je vous dis que je ne suis pas libre. N'insistez pas...

Justement, il y tenait absolument.

— Vous aimez les cadeaux ? Oui ? Toutes les femmes aiment les cadeaux. J'ai très envie de vous offrir quelque chose, de vous faire plaisir...

Elle s'éloigna avec vivacité. Il la regarda partir sans faire un geste. Il avait échoué. Inutile de tenter sa chance une seconde fois, elle était capable de faire un scandale. Il n'avait aucun talent pour aborder les femmes, c'était désastreux. Mécontent, il eut d'abord l'idée de rentrer directement à la maison mais il changea d'avis en songeant qu'il avait peut-être mal choisi le moment. Il avait dérangé cette fille sur son lieu de travail, elle avait réagi à l'instinct. S'il la rencontrait à l'extérieur du magasin, son comportement serait probablement très différent. Cela valait la peine d'essayer.

Il passa acheter de l'alcool au supermarché puis il se gara dans un lieu écarté pour attendre l'heure de la fermeture. Subitement, sans alerte, un court instant, sa gorge se noua dans un sanglot. Les yeux embués, il vit les gens continuer à vivre autour de lui alors qu'il souffrait d'un mal inexprimable : il avait tout raté, sa vie, son couple, sa paternité, sa carrière, absolument tout et maintenant, il était là sur ce parking à attendre une inconnue qui ne souhaitait pas lui parler. C'était

vraiment pathétique. Mais, après quelques gorgées, l'émotion retomba, sa gorge cessa de lui faire mal et il se sentit mieux. Une fois de plus, l'alcool lui permettait de surmonter une difficulté.

Une dernière cliente quitta le magasin en passant sous la grille à demi baissée. C'était l'heure. Puis quelques employés sortirent à leur tour. Quand il aperçut la jeune femme, rayonnante de sensualité. Amaury sentit l'énergie d'un désir brutal l'aiguillonner. Il devait la posséder. Pour la surprendre sans être vu, il contourna les voitures garées sur le parking et il arriva derrière elle, feignant de la trouver par hasard sur son chemin. Il l'interpela alors sur un ton qu'il voulut enjoué :

— Mademoiselle ! Vous vous souvenez de moi ?

Elle se retourna et lui jeta un regard sévère.

— Le hasard fait bien les choses... Je m'apprêtais à partir quand je vous ai vue entre les voitures.

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Je vous invite... Allez, laissez-vous tenter. Vous n'êtes pas à l'abri d'une bonne surprise...

— Je n'ai pas le temps. Eloignez-vous !

Elle s'arrêta pour lui faire face, la main serrée sur son sac. Elle haussa la voix.

— Je vous ai dit de me laisser tranquille.

Amaury s'approcha d'elle.

— Je ne vous veux aucun mal. Au contraire. Je vous ai remarquée. Vous avez sûrement l'habitude des clients qui tombent sous votre charme, ne dites pas le contraire. Vous êtes si jolie... Cela créé tout de suite un rapport de séduction. Je n'y peux rien !

— Laissez-moi.

Il n'écoutait plus. Incapable de se contrôler davantage, il fit encore un pas dans sa direction. Ce fut à ce moment-là qu'elle sortit une petite bombe de son sac à main et qu'elle l'aspergea de gaz lacrymogène. Immédiatement, sa vue se brouilla. Il s'effondra, les genoux à terre, sous l'effet d'une irritation insoutenable des yeux et de la gorge. Malgré la douleur, il entendit nettement la jeune femme courir vers sa voiture et démarrer précipitamment. Le dépit qu'il éprouva fut alors si vif qu'il pensa un instant se relever et la poursuivre. Mais, il y renonça. Il n'avait plus qu'un désir : trouver de l'eau, laver ses yeux, les rincer pour apaiser